

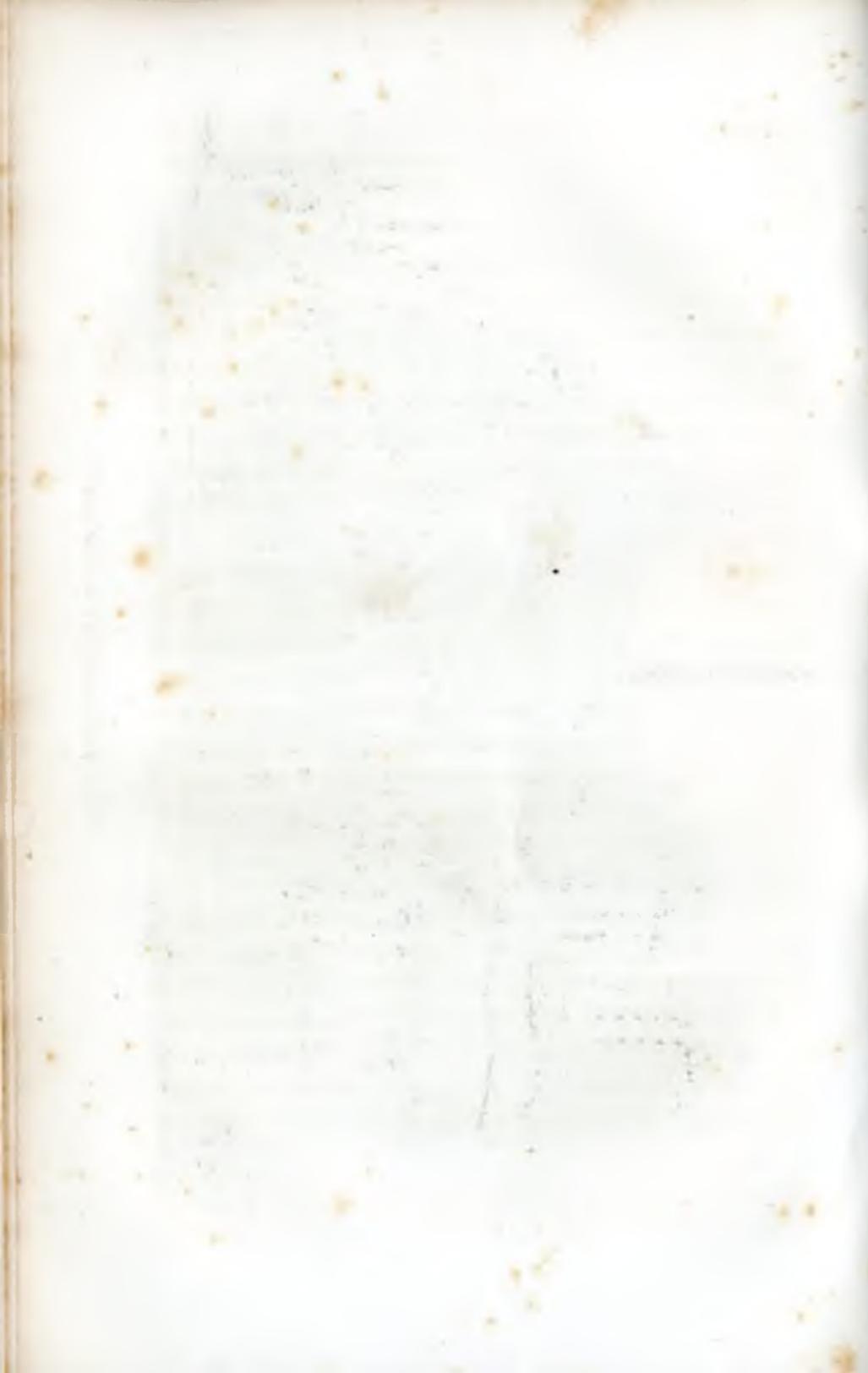


Vue de Notre Dame et de l'ancien Evêché.





Vue de Notre-Dame et de la Sacristie actuelle.



L'ancienne flèche centrale, fixe au XIII^e siècle, de la manière la plus précise, la date de la construction de la charpente aussi bien que celle de ce campanile. La couverture se compose de 1236 tables de plomb, dont chacune a 10 pieds de longueur sur 3 de large, et dont le poids total est évalué à 420,240 livres. La flèche, aussi couverte en plomb, avait 104 pieds depuis le faitage du comble jusqu'au coq placé à l'extrémité de la croix. Elle menaçait ruine en 1792; on la détruisit peu de temps après. La vue que nous publions des bâtiments de l'évêché représente la flèche encore debout et peut donner une idée de l'heureux effet qu'elle produisait pour rompre la longue ligne du comble.

Notre gravure de la façade occidentale de Notre-Dame la montre complètement restaurée, avec toutes ses statues remises en place, d'après le projet communiqué par les architectes. La gravure de l'élévation méridionale rétablit également la décoration des chapelles et des contre-forts, dans l'état où elle reparaitra d'ici à quelques mois. Nous avons réédifié la flèche, dont la restitution semble définitivement arrêtée. Nos lecteurs pourront juger, d'après notre planche, de la disposition des bâtiments de la sacristie neuve avec la vieille cathédrale. Quand on a vu, comme nous, la sacristie que Soufflot avait adaptée aux chapelles du chœur, et qui les écrasait de sa pesanteur, on apprécie bien mieux encore tout ce que l'aspect extérieur de Notre-Dame a gagné depuis la construction de la sacristie nouvelle. L'Administration des cultes a généreusement accepté tous les sacrifices pour que cet accessoire indispensable de la cathédrale fût amené à perfection¹.

¹ Le *Dictionnaire raisonné d'Architecture* de M. Viollet-le-Duc examine successivement tous les détails de la construction de

Intérieur de l'église.

L'aspect intérieur de Notre-Dame est très-imposant. Le caractère un peu lourd de l'architecture n'a rien qui nuise à l'effet général; il lui imprime au contraire quelque chose de plus grave et de plus majestueux. Tandis que l'enveloppe de l'édifice subissait tous les changements que nous avons constatés, la nef et le chœur, dont la construction exigea près de soixante ans de travaux, conservaient dans leur ensemble une remarquable unité. Ce n'est guère que dans les détails qu'on surprend quelques différences. Rejetées en dehors de la ligne que l'œil parcourt depuis l'entrée occidentale jusqu'au fond de l'abside, les façades du transept ne viennent pas interrompre la symétrie. Au milieu de tant de pertes à jamais regrettables que l'église a successivement éprouvées, la plus fâcheuse de toutes, celle qui en altère le plus profondément les conditions essentielles, c'est la suppression systématique de tous les vitraux peints qui remplissaient les trois rangs de fenêtres dans les chapelles, dans la tribune et dans le pourtour des maîtresses voûtes. Toutes ces baies, garnies aujourd'hui de verres incolores, laissent arriver le jour avec trop d'abondance et de liberté. L'architecte du *xiii^e* siècle, qui crut devoir agrandir toutes les fenêtres hautes, comptait sur la présence des vitraux peints pour colorer la lumière et pour réchauffer les tons par trop uniformes des grandes murailles. Il aurait, nous n'en pouvons douter, adopté d'autres combinaisons, s'il n'avait

Notre-Dame, et les explique soit par le texte, soit par la gravure.

eu à sa disposition ce moyen sûr d'illuminer l'édifice des teintes les plus brillantes et les plus variées.

Du seuil de la grande porte au transept, le nombre total des travées est de dix; mais les deux premières, comprises entre les tours forment une espèce de porche intérieur, dont l'élévation est d'ailleurs égale à celle du reste de la nef. Ces deux travées n'ont pas la même largeur que les suivantes : un faisceau de colonnes les sépare, de chaque côté, l'une de l'autre, et des colonnettes, placées en second ordre, montent à la voûte. De grandes baies ogivales ouvrent sur les salles de l'étage supérieur des tours. A la première travée, au-dessus de l'entrée de l'église, se trouve la tribune de l'orgue, construite aussi au XIII^e siècle, et dont la voûte croisée de nervures repose sur les piles latérales. Avant l'établissement des orgues, cette tribune pouvait recevoir des chanteurs ou servir à la représentation de quelques scènes du drame liturgique, ce qui avait lieu encore, il n'y a pas longtemps, dans certaines églises d'Italie. Deux piliers admirables, formés de la réunion de nombreuses colonnes qui s'élèvent d'une seule venue jusqu'à la maîtresse voûte, soutiennent chacun le poids d'un des angles des tours, et marquent, en même temps que la limite du porche, le commencement de la nef proprement dite; ils portent un vigoureux arc doubleau renforcé d'énergiques moulures. Huit travées appartiennent donc spécialement à la nef. La nécessité de consolider les parties voisines des tours n'a pas permis de donner à la première une largeur pareille à celle des sept autres. Aussi cette travée présente-t-elle un arc en ogive surhaussée qui n'a pas eu de place pour se développer davantage. Deux files de sept colonnes monostyles servent de supports aux arcs latéraux, et une dernière s'engage de chaque côté dans le pilier d'angle du transept. Ces colonnes sont

d'un très-fort diamètre ; elles ont des socles carrés, avec grandes feuilles sur les angles, des bases entourées de scoties et demoultures plates, des chapiteaux d'une grosseur peu commune, sculptés d'une riche et puissante végétation tout empruntée à la Flore parisienne. La première colonne de chaque file est cantonnée de quatre autres, évidemment destinées à dissimuler les porte-à-faux du second ordre et des arcs latéraux. Le second pilier ne conserve plus qu'une seule de ces colonnes engagées, qui lui vient en aide pour porter le groupe de colonnettes implanté sur son chapiteau. Dégagées de toutes ces excroissances, les colonnes qui suivent ont une allure franche et régulière. Tous les arcs latéraux sont en ogive, bordés de moultures toriques. Au-dessus de chaque colonne s'élève un triple faisceau qui va recevoir les retombées des voûtes, et qui porte aussi deux petites colonnes sur lesquelles s'appuient les arcs formerets. Une grande tribune, toute voûtée en pierre, d'une largeur égale à celle du premier collatéral, se prolonge dans toute l'étendue de la nef, au-dessus des arcs inférieurs. A la première travée, plus étroite que les suivantes, nous l'avons dit, elle n'a que deux baies soutenues par de solides pilastres, et encore cette précaution n'a-t-elle pas suffi ; le tassement des tours a occasionné dans les arcs une dépression très-sensible. Sur chacune des sept autres travées de la nef, et sur deux travées en retour dans le transept, la tribune ouvre par une triple ogive encadrée d'un grand arc de même forme. La baie médiane dépasse celles qui l'accompagnent ; à elles trois elles ont pour appuis deux colonnes légères taillées chacune dans un seul bloc, et deux pilastres engagés, tous couronnés de chapiteaux à crochets. Un œil-de-bœuf a été percé dans le tympan de chacun des arcs qui enveloppent les trois autres, du côté

du sud; il n'y a pas d'ouvertures semblables dans les tympanes du côté du nord. Cette galerie ajoute beaucoup à l'effet du monument par ses proportions; c'est une disposition particulière aux églises de l'Ile-de-France. Le regard se perd au milieu des voûtes et des faisceaux de colonnes de cette seconde cathédrale suspendue aux flancs de la grande église. L'état provisoire du mur de clôture et des baies de la tribune, du côté extérieur, indiquait comment les voûtes en avaient été modifiées lors de l'agrandissement des fenêtres supérieures. Aujourd'hui la disposition primitive a pu être rétablie dans la première travée après les tours et dans les deux retours des galeries sur les transsepts.

Nous avons déjà indiqué les changements apportés, dès le XIII^e siècle, à la forme des fenêtres hautes, et le rétablissement commencé de quelques-unes d'entre elles dans leur état primitif. Les fenêtres, agrandies par les successeurs des premiers architectes, descendent presque sur les grands arcs de la tribune. Au contraire, avant leur remaniement, les baies des fenêtres s'arrêtaient à une distance telle, qu'une rose avait pu être pratiquée au-dessous de chacune d'entre elles. L'édifice avait ainsi à l'intérieur un étage de plus, et l'on peut voir, d'après les travaux déjà opérés, combien il y gagnait en grandeur apparente. La nef centrale était particulièrement éclairée par les grandes fenêtres ouvertes dans les murs des galeries. Il est facile, aujourd'hui, de se rendre compte de cette belle disposition première.

Les voûtes sont partagées en travées par des arcs doubleaux, et croisées de nervures. Deux cordons toriques, avec un filet intermédiaire, forment les nervures; les arcs doubleaux présentent un bandeau plat accompagné aussi de deux tores. Les clefs sont sculptées de fleurons accostés

de têtes d'hommes ou d'animaux. Cette maîtresse voûte paraît nue et dégarnie. Les nervures, au lieu de s'y croiser à chaque travée, suivant le système adopté plus tard, forment les diagonales de deux travées. Des voûtes ainsi disposées se prêtent mieux assurément à recevoir de grandes figures peintes que celles où des nervures multipliées fractionnent l'espace en compartiments étroits; mais, réduites soit à la teinte de la pierre, soit à celle du badigeon, elles ne paraissent pas suffisamment remplies. L'œil, qui vient d'ailleurs de mesurer l'étendue de l'édifice par le nombre des travées inférieures, ne s'habitue pas facilement à voir les divisions du plan diminuées de moitié par l'arrangement de la voûte supérieure; les dimensions réelles du monument semblent amoindries d'une manière très-notable.

Les collatéraux de la nef sont doubles sur une longueur de huit travées. A l'entrée de chacun de ces deux bas-côtés, sous la tour, une vaste salle carrée, sans divisions, forme un porche correspondant aux deux premières travées de la nef médiane. Ensuite, le bas côté est divisé par une file de sept colonnes en deux galeries, dont les deux points extrêmes sont marqués par des piliers. Les colonnes sont alternativement monostyles, et entourées de douze minces colonnettes entièrement détachées du fût central, auquel elles adhèrent seulement par les bases et par les chapiteaux. Voûtes croisées de nervures à chaque travée; arcs doubleaux, nervures et chapiteaux pareils à ceux de la nef; colonnes engagées dans les intervalles des chapelles; feuilles sculptées sur les angles de presque toutes les bases; petites clefs fleuronées, quelquefois en forme de croix.

Les chapelles sont au nombre de quatorze, sept au nord comme au midi. Elles sont petites et ne tiraient

autrefois leur importance que de leurs fondations, ou des choses précieuses qui s'y trouvaient rassemblées. Des colonnettes s'engagent dans leurs angles ; à leurs voûtes, autour d'une clef d'un feuillage élégant, se croisent des nervures formées d'un cordon torique qui se détache sur un bandeau. Nous avons déjà parlé des baies à meneaux qui les éclairent. Leurs arcs d'ouverture sur le collatéral, bordés de plusieurs rangs de tores, manquent de proportion ; les colonnes, qui en reçoivent les retombées, ayant été un peu trop exhaussées, il n'est plus resté de place pour dessiner une ogive complète. Les trois dernières chapelles au nord ont seules à leur entrée des colonnes maintenues à la même hauteur que celles du bas côté, et dès lors l'arc ogival a pu s'y développer dans sa forme normale.

Aux quatre angles de la partie centrale du transept, de robustes piliers, revêtus les uns de pilastres réunis, les autres de colonnes en faisceaux, montent sans interruption depuis le sol jusqu'aux voûtes. Les deux croisillons n'avaient chacun dans le principe que deux travées en longueur, semblables à celles de la nef ; ils ont été allongés d'une travée moins profonde, à l'époque de la reconstruction de leurs façades. Les travées plus récentes se distinguent parfaitement des quatre autres ; de fines nervures rondes se croisent à leurs voûtes, autour d'une clef plus fouillée et plus abondante que celles des parties plus anciennes. La porte du nord et celle du sud s'ajustent dans une arcature assez riche, dont les divisions et les tympanes ne peuvent mieux se comparer qu'à ceux d'une grande fenêtre à meneaux. Dans le croisillon méridional, des statues plus ou moins mutilées, représentant le Christ et plusieurs saints personnages, sont restées debout sur les pointes des gâbles. En décrivant l'extérieur des façades,

nous avons fait connaître la galerie à jour qui s'étend dans toute la largeur de chaque croisillon, et la grande rose qui s'ouvre un peu plus haut. L'arcature externe de la galerie est doublée en dedans par une arcature pareille ; un passage circule entre leurs deux rangs de colonnettes, et il en existe encore un second au-dessus d'elles. L'effet intérieur des roses, avec les éclatantes verrières qui en garnissent tous les compartiments, rappelle les descriptions merveilleuses que Dante nous a données des cercles concentriques du paradis ; elles étonnent les regards et les enchantent tour à tour par une splendeur incomparable. Pour décorer les murs latéraux de ses travées, Jean de Chelles y a continué en application des arcatures et des fenêtres à meneaux. Le cardinal de Noailles a dépensé généreusement plus de deux cent mille livres pour réparer la voûte du croisillon méridional et la rose de son mur de face. Boffrand, architecte du roi, dirigea les travaux, qui furent exécutés par l'appareilleur Claude Pinet, de 1725 à 1728.

On monte trois marches du transept au chœur et à ses collatéraux. Les deux arcs par lesquels les bas côtés du chœur ouvrent sur chaque croisillon portent les traces de reprises faites vers le *xiv^e* siècle. On y voit, notamment au-dessus des archivoltes, quatre petites figures d'anges très-fines qui sonnent de la trompette. Une de ces statuettes a été débadigeonnée ; elle est complètement peinte.

L'architecture du chœur et de l'abside ne diffère de celle de la nef que par les détails qui appartiennent à un style encore à moitié roman. Le chœur a quatre travées de longueur ; on en compte sept en pourtour à l'abside. Les cinq travées de la tête de l'abside outrepassent un peu l'hémicycle et tendent à décrire un cercle plus complet. Deux piliers et quatorze colonnes libres portent les arcs de cette seconde partie de l'église. Toute l'ordonnance du rez-de-chaussée

a malheureusement disparu derrière une ornementation moderne. Ainsi, les quatre travées du chœur sont complètement masquées jusqu'à la tribune par des stalles du XVIII^e siècle, par l'architecture des portes latérales et par des tableaux d'une énorme dimension. Les sept travées de l'abside ont vu emprisonner leurs colonnes et leurs ogives sous de grandes plaques de marbre, qui transforment les premières en pilastres et les secondes en pleins cintres. L'église de Maurice de Sully ne sort de ces entraves qu'au-dessus des grands arcs. La tribune est demeurée intacte. Elle règne sans interruption dans toute la circonférence, et retourne dans le transept sur les deux travées anciennes de chaque croisillon. Sur chacune des travées du grand vaisseau elle présente, non plus trois baies comme dans la nef, mais seulement deux ogives, comprises sous un même arc, bordées de moulures, soutenues par une colonne libre et par deux colonnes engagées. Les chapiteaux, un peu plus anciens que ceux de la nef, sont aussi plus richement ciselés et plus variés dans leurs formes. On sait quelle recherche les sculpteurs de l'époque romane ont souvent déployée dans cette partie si essentielle de la décoration. Nous retrouvons ici sur quelques chapiteaux le rinceau des premiers temps du XIII^e siècle, et les muffles d'animaux qui mordent le feuillage aux angles de la corbeille. Aux deux travées du croisillon nord, la tribune du chœur a perdu ses divisions intérieures et ne conserve plus que les arcs d'enveloppe. Dans le croisillon sud, on remarque, sur ses colonnes et sur ses arceaux, des restes considérables de coloration, qui annonceraient au moins un commencement de décoration peinte projetée pour l'architecture. Dans le cours du XVIII^e siècle, le Chapitre fit garnir de rampes de fer toutes les baies de la tribune pour prévenir les accidents qu'on pourrait craindre, quand la

foule se presse dans les galeries aux jours des solennités annuelles¹.

Comme celles de la nef, les colonnes du chœur et de l'abside portent des faisceaux triples qui vont rejoindre les voûtes. Les fenêtres hautes, les arcs doubleaux, les nervures, les clefs accostées de têtes, les arcs formerets sont les mêmes que dans la nef, sauf quelques différences d'exécution qui se perdent dans l'ensemble. Les nervures de la voûte ne se croisent que deux fois pour les quatre travées du chœur. Celles du rond-point se réunissent, au nombre de sept, autour d'une même clef.

Un double collatéral environne tout le chevet. Quatre piliers et dix-sept colonnes le partagent en deux galeries. Le nombre de ses travées est donc de vingt, c'est-à-dire qu'il en a cinq de plus que le chœur et l'abside ensemble. La différence du rayon de la courbe à décrire explique naturellement cet accroissement dans le nombre des arcs et dans celui des points d'appui nécessaires pour les soutenir. C'est d'ailleurs toujours le même système dans la structure des voûtes. Seulement, au rond-point, comme la disposition des travées à couvrir ne se prêtait plus au croisement régulier des nervures, on s'est contenté de réunir entre eux les points d'appui par des arcs en ogive, dont les intervalles ont été remplis au moyen de portions de voûtes de formes diverses. Les colonnes libres et les

¹ Nous lisons dans les *Remarques historiques et critiques sur les églises de Paris*, publiées en 1792 par F. Jacquemart, que le Chapitre mettait en réserve tous les ans une somme de 50,000 livres pour les réparations. Le même auteur vante aussi l'exactitude du Chapitre à payer les honoraires de tous les officiers de l'église, et le scrupule qu'il apportait à rendre compte publiquement chaque année, dans le *Bref*, de l'emploi des revenus et de l'acquiescement des fondations.

groupes engagés dans les murs de refend des chapelles appartiennent à la première construction, comme le prouvent suffisamment le style de leurs chapiteaux et les feuilles en relief sur les angles de leurs socles. Deux harpies, l'une mâle, l'autre femelle, à corps d'oiseau et tête humaine, sculptées dans un feuillage, sur un chapiteau, entre les septième et huitième chapelles au sud, marquent la transition du style qui se plaisait à l'emploi des personnages et des animaux, à celui qui leur a substitué presque exclusivement le règne végétal. Si de la colonnade intermédiaire nous passons aux chapelles, nous voyons qu'elles présentent un total de vingt-trois travées. A mesure qu'on s'éloigne du centre, le nombre des subdivisions devient forcément plus considérable. Nos lecteurs savent déjà les dates de toutes ces chapelles. Les cinq premières, de chaque côté, n'ont pas plus d'une travée d'étendue. La première surtout est plus restreinte encore, envahie par le massif qui renferme l'escalier de la tribune. Vers le rond-point, l'architecte du *xiv^e* siècle a voulu que ses chapelles fussent plus dégagées et plus élégantes. Il a donc pris le parti de supprimer huit murs de refend pour avoir deux chapelles doubles et trois triples. Le collatéral y a gagné plus de légèreté et plus de lumière. Dans les chapelles simples, les nervures croisées reposent sur des colonnettes engagées dans les angles. Les chapelles doubles et triples ont des faisceaux de colonnes pour soutenir leurs voûtes et leurs arcs doubleaux. Les nervures sont rondes, quelques-unes même avec ce filet en saillie sur le tore qui devint ordinaire dans la seconde moitié du *xiii^e* siècle. Le feuillage des clefs et des chapiteaux, chêne, lierre, trèfle, vigne, etc., a été traité avec une délicatesse et une vérité charmantes. Les arcs doubleaux et les arcs d'ouverture sont fortifiés de nombreuses moulures toriques. Il est inté-

ressant de comparer sur place, et souvent dans l'espace d'une même travée, la manière du xii^e siècle et celle du xiv^e. Il est resté dans plusieurs de ces chapelles, comme dans quelques-unes de celles de la nef, des piscines creusées dans les murs et surmontées de petits pignons. Tout était prévu. Ainsi, ces piscines présentent un double bassin, l'un communiquant avec l'extérieur par un déversoir pour rejeter l'eau qui a servi à purifier les mains du prêtre avant le canon de la messe; l'autre, percé d'un conduit qui va se perdre dans le sol même de l'église, afin de ne pas laisser tomber sur une terre profane l'eau dont le prêtre se lave les doigts après avoir touché aux saintes espèces.

Quelques vagues indices de peinture murale s'aperçoivent çà et là sur les murs des chapelles absidales. Les traces d'une décoration polychrome plus complète se sont trouvées sous le badigeon dans les trois chapelles du fond. On a découvert il y a quelques mois sur le mur de refend de droite de la chapelle du fond, une belle peinture du xiv^e siècle représentant la Vierge assise sur un trône avec l'enfant Jésus; à gauche est saint Denis à genoux tenant sa tête entre ses bras; à droite un évêque également agenouillé; au-dessus de la Vierge on voit deux anges enlevant une âme sous forme d'un jeune homme nu. Une arcature en pierre entourait cette peinture, qui se trouvait probablement placée au-dessus du tombeau de Matiffas de de Bucy, le fondateur de ces chapelles. L'évêque placé à la droite de la sainte Vierge serait alors le pieux prélat. Dans la crainte de voir disparaître ces restes qui dénotent un art fort avancé, les architectes les ont fait copier en *fac simile* de grandeur naturelle par M. Steinheil.

La seconde et la troisième chapelles du chœur au sud servent maintenant de passage pour arriver aux galeries

du cloître de la sacristie neuve. Des portes y ont été pratiquées au-dessous des fenêtres, de manière à modifier le moins possible l'aspect de l'architecture.

Décoration: ameublement.

La cathédrale attend, depuis cinquante années, le rétablissement de ses autels et la réparation de ses chapelles. Il n'existe peut-être dans aucun des diocèses de France une église épiscopale dont la décoration intérieure soit aussi peu en rapport avec la dignité de son caractère. Le chœur seul et l'abside ont gardé une partie de la décoration somptueuse dont le roi Louis XIV les dota, en exécution du vœu de son père, Louis XIII. Dans ses lettres patentes du 10 février 1638, après avoir mis son royaume sous la protection spéciale de la Vierge, Louis XIII déclarait qu'il consacrerait dans le sanctuaire de Notre-Dame de Paris le souvenir de ce vœu solennel. « Afin, disait-il, que la postérité ne puisse manquer à suivre nos volontés à ce sujet, pour monument et marque incontestable de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tiende entre ses bras celle de son précieux fils descendu de la croix, et où nous serons représenté aux pieds du fils et de la mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre. » Louis XIII cessa de vivre en 1643, sans avoir pu mettre la main au monument qu'il avait projeté; Louis XIV se chargea d'acquitter la dette de son père. Commencée en 1699, interrompue à l'époque de nos revers, reprise en 1708, la nouvelle décoration du chœur de Notre-Dame fut terminée une année seulement avant la mort de Louis XIV. Nous en reconnaitrions sans peine la grandeur

et la magnificence, si elle avait conservé ses bronzes dorés et ses grilles ouvragées et si elle ne nous avait pas coûté le sacrifice de tout ce que l'ancien chœur contenait de plus vénérable et de plus précieux. Robert de Cotte donna les dessins; Nicolas Coustou, Guillaume son frère, et Coyzevox sculptèrent en marbre la descente de croix et les effigies agenouillées de Louis XIII et de Louis XIV; les huit anges de bronze, les uns en adoration aux angles de l'autel, les autres adossés aux piliers de l'abside, furent modelés par Cayot. Vanclève, Poirier, Hurtrelle, Nagnier et Anselme Flamen; Vassé fit les bas-reliefs de l'autel; Pouletier, Frémin, Le Pautre, Lemoine, Bertrand et Thierry exécutèrent les douze vertus en bas-relief au-dessus des arcades modernisées du rond-point; Du Goulon fut chargé de la sculpture des trônes avec leurs riches couronnements, et des stalles avec leurs dossiers couverts de bas-reliefs qui représentent les uns la vie de la Vierge, les autres des figures allégoriques; les huit grands tableaux furent peints par Hallé, Jouvenet, La Fosse, Louis Boullongue et Antoine Coyppel. Le groupe de la descente de Croix, six anges de bronze portant les insignes de la passion, toute la menuiserie des stalles et des chaires archiépiscopales, les grands tableaux, à l'exception des trois, sont encore en place¹. Les statues des deux rois font partie du musée de sculpture moderne au Louvre, en attendant qu'elles puissent rentrer à Notre-Dame. Les figures et les trophées qui décoraient les arcades absidales n'existent plus. Le maître autel fut aussi détruit avec tous ses accessoires, en 1793, et *sur les pompeux débris de l'antique imposture*, comme le proclamaient les hymnes sacrilèges du culte nouveau, s'éleva une montagne symbolique, du

¹ On a suppléé à ceux qui manquaient par deux peintures de Philippe de Champaigne, et par une troisième de Laurent de Lahire.

sommet de laquelle la déesse *Raison* recevait les hommages d'un peuple en délire. L'autel que nous voyons aujourd'hui n'a été reconstruit qu'en 1803; son Christ au tombeau, en cuivre doré, fondu sur les dessins de Vancève, provient de la chapelle des Louvois, dans l'ancienne église des Capucines de la place Vendôme. La croix et les six chandeliers appartenaient, avant la révolution, à la cathédrale d'Arras. Le lutrin en bronze, composé avec goût et soigneusement ciselé, date de 1755; le nom de Duplessis, fondeur du roi, y est gravé sur la base.

Les stalles occupent trois travées. A la quatrième, de chaque côté, s'ouvre une porte moderne décorée de grilles, guirlandes et têtes d'anges. La construction de ces portes, si lourdes et si peu agréables à voir, ne s'est accomplie qu'au grand dommage de la curieuse clôture extérieure du chœur. Détruite dans tout le parcours de l'abside, elle s'est heureusement conservée au nord et au sud, en arrière des stalles auxquelles ses parois servent encore de dossier. La partie septentrionale, bien supérieure à l'autre, date du XIII^e siècle; celle du sud n'a été sculptée que dans le XIV^e. Au nord, un soubassement, divisé en dix-neuf ogives trilobées, qui reposent sur des faisceaux de trois colonnettes, porte un bas-relief continu où se succèdent treize sujets du Nouveau Testament. Des touffes de feuillages, des animaux fantastiques et quelques petits personnages remplissent les intervalles des archivoltes. L'arcature, toutes les figures des bas-reliefs et les fonds sont encore enluminés. Nous ne pouvons qu'indiquer les sujets; le lecteur en saura bien apprécier quelques-uns qui sont traités avec un sentiment et un art admirables. La scène marche de l'est à l'ouest. L'établissement du massif de la porte latérale du chœur ayant causé la suppression de tout ce qui précédait, c'est par la Visitation

que commence l'histoire évangélique. Puis viennent sans interruption ; 2^o l'annonce de la venue du Sauveur aux bergers ; 3^o la naissance du Christ ; 4^o l'adoration des Mages ; 5^o Hérode conseillé par le démon, et présidant au massacre des enfant arrachés des bras de leurs mère par des gardes armés de glaives ; 6^o la fuite en Égypte : Marie pressant son fils sur son sein avec une tendresse infinie ; les simulacres des Égyptiens renversés de leurs autels à l'arrivée de l'Enfant-Dieu ; 7^o la présentation : une femme portant des colombes dans un panier pour l'offrande légale ; la Vierge soutenant Jésus debout sur un autel ; le vieillard Siméon tendant, pour le recevoir, ses deux mains couvertes d'une nappe ; 8^o Marie retrouvant dans le temple l'enfant qui discute avec deux docteurs ; 9^o Jésus debout dans l'eau du Jourdain, qui s'amoncèle autour de lui jusqu'à mi-corps, et recevant le baptême des mains de saint Jean ; un ange tenant la tunique ; 10^o les noces de Cana : le Christ, la Vierge, l'époux et l'épouse à table ; les urnes dans lesquelles s'est opéré le miracle ; les serviteurs apportant à goûter l'eau changée en vin ; 11^o l'entrée à Jérusalem : les apôtres, des palmes à la main ; Jésus monté sur l'âne ; Zachée sur son arbre ; un personnage étendant à terre ses vêtements ; spectateurs sur la porte de la cité sainte ; 12^o la Cène : dans une enceinte crénelée, Jésus à table avec les douze apôtres ; saint Jean l'Évangéliste couché sur la poitrine de son maître ; 13^o deux apôtres ; le Christ lavant les pieds à saint Pierre, qui tient un livre ; 14^o le jardin des oliviers ; les apôtres endormis ; Jésus en prières ; le Père Éternel, qui se montre à mi-corps dans une nuée pour bénir son fils ; plusieurs anges. Deux cordons de feuillage encadrent le bas-relief. La sculpture se continuait sur le jubé ; c'est ici qu'on voyait les mystères de la passion et de la résurrection. Mais l'ancien

jubé fut démoli du temps du cardinal de Noailles, et remplacé par une lourde décoration, qui elle-même a fait place à deux ambons de marbre. La clôture historiée reprend du côté du midi, et les sujets se suivent en remontant de l'ouest à l'est. Cette seconde partie, moins ancienne que l'autre, n'a été achevée qu'au milieu du *xiv^e* siècle; le badigeon qui la couvre laisse à peine apercevoir quelques traces de peinture dont elle était rehaussée. Arcature très-fine et bien découpée, composée de vingt-sept arcs en ogives trilobées qui se divisent en neuf sections, dont chacune correspond à un sujet sculpté en ronde-bosse; colonnettes en faisceaux, chapiteaux feuillagés, trèfles entre les retombées des archivoltes, dais continu, en pendentif, au-dessus des figures.

Nous venons de dire quelle brèche la destruction des bas-reliefs du jubé avait causée dans la suite des sujets. Il n'y a plus d'intermédiaire entre l'agonie au jardin des Oliviers et l'apparition du Christ ressuscité à la Madeleine. Voici l'ordre des groupes : 1^o le Christ, sous la forme d'un jardinier, se montre à Madeleine; 2^o il apparaît aux trois Maries, qui s'inclinent pour lui embrasser les pieds et pour l'adorer; 3^o plusieurs apôtres réunis dans un édifice; saint Jean sort pour courir au sépulcre; saint Pierre voit le Sauveur et s'agenouille devant lui; 4^o Jésus marche entre les deux disciples d'Emmaüs; ensuite il est à table avec eux dans l'intérieur d'une maison; 5^o Jésus, qui ne s'était montré jusque-là qu'aux saintes femmes, à Pierre et aux deux disciples, apparaît aux apôtres assemblés; 6^o sixième apparition du Christ; il fait toucher à Thomas, pour le convaincre, ses mains et son côté; 7^o il parle à Pierre sur le bord de la mer de Tibériade; d'autres disciples, montés dans une barque, tirent un grand filet rempli de poisson : c'est la pêche miraculeuse; 8^o les

apôtres voient encore une fois le Christ , et quelques-uns d'entre eux s'agenouillent pour l'adorer ; 9^o les apôtres viennent de se lever de table ; le Christ est au milieu d'eux, un livre à la main ; il ouvre leur esprit à l'intelligence des Écritures et leur recommande d'aller par tout le monde prêchant l'Évangile à toutes les créatures. L'examen de tous ces sujets , leur description détaillée et la discussion de toutes les questions d'iconographie qui en découlent, nous entraîneraient bien au delà des limites qui nous sont fixées. Les visiteurs de Notre-Dame suppléeront en ce point à notre silence ; nous les engageons aussi à bien étudier les deux parties de cette clôture, dont les dates sont certaines, et à se rendre compte ainsi, au moyen d'un exemple facile, des modifications de l'art dans sa marche du XIII^e au XIV^e siècle. Quant à nous, la partie la plus ancienne nous paraît bien préférable à l'autre, tant pour le style que pour l'exécution.

La clôture du chœur s'est toujours composée d'une muraille pleine, en arrière des stalles. Mais après avoir laissé un passage pour les deux entrées latérales, elle se prolongeait en claire-voie dans tout le pourtour du sanctuaire, et de cette dernière partie il ne reste malheureusement plus rien ; des pilastres, des grilles, une grande niche pour la descente de croix de Nicolas Coustou, en tiennent lieu depuis un siècle et demi. « Le chœur de l'église Nostre-Dame, dit le père Du Breul, est clos d'un mur percé à jour autour du grand autel, au haut duquel sont représentés, en grands personnages de pierre dorez et bien peints, l'histoire du Nouveau Testament, et plus bas l'histoire du Vieil Testament, avec des escrits au-dessous qui expliquent lesdites histoires. » Guillaume de Melun, archevêque de Sens¹, avait fait faire une travée de la clôture, en l'hon-

¹ Deux prélats de ce nom ont occupé le siège de Sens, au

neur de Dieu, de la vierge Marie et de monseigneur saint Étienne. Pierre de Fayel, chanoine de Paris, dépensa deux cents livres pour aider à sculpter les histoires qui étaient du côté de l'orient et pour les nouvelles verrières de la tribune au fond de l'abside ; l'effigie de ce généreux personnage se trouve aujourd'hui déposée dans les magasins du Louvre, accompagnée d'une inscription qui constate le fait de la donation. La clôture commençant, nous l'avons dit, à l'entrée latérale du chœur au nord, presque vis-à-vis de la porte Rouge, traversait l'église avec le jubé, se poursuivait dans le bas côté méridional, enveloppait l'abside, et s'en venait ensuite finir à peu près au point d'où elle était partie.—En cet endroit, maître Jean Ravy, maçon de Notre-Dame de Paris pendant l'espace de vingt-six ans, qui avait commencé cette longue suite de sculptures, était représenté à genoux, les mains jointes. L'inscription qui apprenait le nom et le titre modeste de cet habile homme, ajoutait que l'œuvre avait été parfaite en 1351, par Jean le Bouteiller.

La cinquième chapelle de la nef au nord, du titre de Saint-Julien le Pauvre et de Sainte-Marie Égyptienne, est revêtue d'une partie de la boiserie qui décorait l'ancienne salle capitulaire, et dont le style accuse la fin du xv^e siècle. Des draperies sculptées en couvrent la partie basse ; au-dessus, de petites niches en coquille, accostées de pilastres dans le goût de la première renaissance, contiennent les figures en relief de quinze apôtres ou disciples, de saint Mathurin, sainte Geneviève, saint Germain, sainte Catherine, saint Christophe et saint Grégoire, pape. Tous ces personnages sont désignés par leur nom et caractérisés par des attributs dignes d'être examinés. Dans une cha-

xiv^e siècle, Guillaume IV, de 1317 à 1329, et Guillaume VI, de 1344 à 1376.

pelle voisine, on a recueilli quelques fragments de la même suite, un saint Jean-Baptiste, un saint Jérôme, un saint Étienne, un saint Nicolas et un saint docteur que nous n'avons pas reconnu.

Citons encore le buffet d'orgues sculpté au xvii^e siècle ; une collection nombreuse de grands tableaux de l'ancienne école française, dont la plupart ont été donnés à l'église par la Communauté des orfèvres, qui jadis en offrait un chaque année, le 1^{er} mai¹ ; un font baptismal moderne en marbre blanc, autrefois placé dans l'église de Saint-Denis du Pas ; un lutrin en bois, orné de figures, qui fut exécuté par un sculpteur provençal appelé Julience, pour l'église des Chartreux (xviii^e siècle) ; trois statues de marbre, savoir : une Vierge debout, par Vassé ; une autre Vierge assise, par Antoine Raggi, provenant des Carmes déchaussés ; un saint Denis, aujourd'hui mutilé, œuvre de Nicolas Coustou ; enfin, un saint Marcel, modelé en plâtre, dans le siècle dernier, par Mouchy.

Nous devons aussi faire mention de quelques monuments très-curieux qui dépendaient de l'ancienne décoration de Notre-Dame. A l'entrée de la nef, un saint Christophe en pierre d'une proportion colossale, que messire Antoine des Essarts fit sculpter en 1413, pour remercier le saint de l'avoir sauvé de la vengeance des Bourguignons. Au bas du jubé, vers le midi, une Vierge qui opérait des miracles ; et plus loin, vers le maître autel, l'image de Notre-Dame de Consolation. A côté du même autel, au nord, la statue de Philippe-Auguste, élevée sur une colonne

¹ Cette offrande remplaçait le may de charpente historiée et enluminée que les maîtres orfèvres de Paris étaient dans l'usage de présenter annuellement, depuis 1449, devant le grand portail de Notre-Dame, le premier jour du mois de mai, à l'heure de minuit.

de pierre. A l'entrée de la chapelle de Saint-Denis, et à celle de la chapelle de Saint-Nicaise, les statues, également posées sur des piliers, de deux évêques de Paris, Denis du Moulin, patriarche d'Antioche, et Simon Matiffas de Bucy, morts, le premier en 1447, le second en 1304. Près du gros pilier du transept, devant l'image de la Vierge, trois colonnes de pierre, sur lesquelles étaient placées trois grandes figures en cire, le pape Grégoire XI, son neveu et sa nièce, qui tombèrent de vétusté en 1599. Dans la chapelle de Saint-Martial, près la porte, vers l'évêché, trois statues d'évêques et celle d'un roi qui passait pour Louis VI. Au dernier pilier de la nef, du côté du midi, sur une plate-forme portée par deux colonnes, s'élevait une grande statue de pierre représentant un roi armé de toutes pièces et monté sur son cheval de bataille. Le roi avait la visière de son casque baissée; une tunique blasonnée de France recouvrait son armure. Le cheval était vêtu d'une longue housse armoriée. Les savants du dernier siècle ont été fort divisés d'opinion sur le vrai nom du prince qui s'était fait sculpter en cet appareil guerrier. Quelques-uns pensaient que Philippe le Bel avait voulu ériger ce monument de sa reconnaissance envers la Vierge pour la victoire gagnée à Mons en Puelle; ils citaient, comme de graves présomptions en leur faveur, les fondations par Philippe le Bel d'une commémoration solennelle de cette bataille à Notre-Dame de Paris, d'un office de la victoire à Notre-Dame de Chartres, et d'une messe dite aussi de la victoire, à Saint-Denis. Le chapitre de Paris s'était prononcé pour Philippe le Bel; il avait même rendu publique sa croyance, en faisant placer une inscription dans ce sens au-dessous de la statue. D'autres, et le P. Montfaucon en tête, affirmaient que la statue ne pouvait être celle d'un autre prince que Philippe de Valois. Ils avaient lu, en effet, dans

le Continuateur de la chronique de Guillaume de Nangis, et dans des manuscrits de la Bibliothèque royale, que Philippe de Valois, après la victoire de Cassel, était entré dans l'église de Notre-Dame de Paris, revêtu des mêmes armes et monté sur le même cheval dont il s'était servi pendant le combat, pour les offrir à la Vierge, comme il en avait fait le vœu au moment où les troupes flamandes, après avoir traversé son camp, vinrent le surprendre jusque dans sa tente. Le souvenir d'une consécration aussi extraordinaire était bien digne qu'un monument le transmitt à la postérité ¹.

Les anciennes stalles dataient du xiv^e siècle. Le maître autel était placé entre plusieurs colonnes de cuivre réunies par des barres de fer, auxquelles on appendait des courties de couleurs diverses suivant les fêtes. Il n'y avait pas de tabernacle; une pixide suspendue au-dessus de la table renfermait les saintes hosties. En arrière du maître autel, on en trouvait un second nommé *l'autel des ardents*, ou de la sainte Trinité, élevé de telle sorte qu'il se voyait des stalles du chœur par-dessus le premier. On y montait par deux rampes à balustre de cuivre. Entre les deux rampes, au-dessous de l'autel, une porte à claire-voie fermait ce qu'on appelait *le conditoire*, où étaient déposés tous les objets nécessaires à la célébration des grandes messes. Une figure de la Vierge en albâtre, parfaitement travaillée, surmontait *l'autel des ardents*. Au-dessus, un grand corps de menuiserie enfoncé dans la baie la plus extrême de

¹ Philippe de Valois était aussi représenté à cheval sur la façade principale de la cathédrale de Sens. Par une singulière coïncidence, on avait encore dans cette église, comme à Notre-Dame, imposé le nom de Pierre de Cugnières, avocat du même prince, à un mascarón grotesque, afin de se venger des attaques de ce légiste contre les immunités ecclésiastiques. Le roi donna raison au clergé contre ce téméraire personnage.

l'abside, et richement sculpté, contenait, rangées en trois étages, la châsse de saint Gendulphe, celle de saint Severin, solitaire, celle de plusieurs martyrs, celle de saint Germain, évêque de Paris, celle de saint Justin, martyrisé à Louvres en Parisis, celle des compagnes de sainte Ursule, et celle de saint Lucain. La châsse de saint Marcel était posée derrière le maître autel. Ce reliquaire en vermeil, enrichi de pierres précieuses et de perles fines, remarquable par la délicatesse du travail, fut porté à la Monnaie de Paris pour être fondu, le 8 octobre 1792; il pesait quatre cent trente-six marcs, non-compris les écrous, ferrures et plateau. La tradition populaire en attribuait la fabrication à saint Éloi; nous n'avons pas besoin d'ajouter que le saint évêque de Noyon n'en était pas plus l'auteur que de tant d'autres joyaux auxquels on attachait son nom.

Vitraux.

La suppression des vitraux a complètement dénaturé l'aspect de l'église. En 1741 ils existaient encore, et c'est à celui-là même qui en a exécuté la ruine que nous devons quelques renseignements précieux sur leur importance¹. Pierre Levieil, fabricant de vitraux modernes, et destructeur patenté de vitraux anciens, raconte froidement qu'il eut mission de démonter toutes les verrières de la nef et du chœur de Notre-Dame pour les remplacer par du verre blanc, avec chiffres et bordures fleurdelisées. Voici ce qu'il y trouva : dans le chœur et l'abside, les deux baies ogivales des fenêtres contenaient deux figures colossales, qui portaient au moins dix-huit pieds de haut, représentant des évêques coiffés de la mitre, tenant à la main des

¹ Levieil, *Traité pratique et historique de la peinture sur verre.*

bâtons pastoraux terminés par un simple bouton, au lieu de la crosse ordinaire; le tout au premier trait, largement dessiné. Les draperies de verre coloré en blanc n'étaient relevées que par une espèce de galon ou de frange de couleur d'or. A l'œil-de-bœuf du tympan, le verre était fort épais, recouvert d'une grisaille avec lacis rehaussés de jaune. Une large frise, peinte de diverses couleurs et composée de verres découpés en losange, encadrait les grisailles ainsi que les personnages, et remplissait les interstices des compartiments. Levieil pensait que la plus grande partie de ces vitres dataient au plus tard de 1182; il ajoute même que beaucoup de débris de vitres bien antérieures, provenant sans doute des anciennes basiliques qui avaient précédé Notre-Dame, se rencontraient çà et là confondus dans la grisaille du *xiii^e* siècle. Quelques portions de bordures en rinceaux, d'une merveilleuse disposition et d'un éclat très-vif, avaient été refaites au *xiv^e* siècle. Les fenêtres de la nef étaient aussi garnies de grisailles et de personnages de l'Ancien Testament. Les vitres du fond du sanctuaire, où l'on voyait le Christ entre la Vierge et saint Jean-Baptiste, ont subsisté jusqu'en 1753.

Dans la tribune du chœur, les six fenêtres du rond-point ont été refaites, nous l'avons dit, au commencement du *xiv^e* siècle. Leur vitrage en verre blanc, sans peinture, composé de compartiments en losanges, à surfaces onduées et raboteuses, fut démonté en 1761; il avait été donné par Michel de Darency, chanoine et chapelain de Saint-Ferréol, qui se fit représenter sur une des fenêtres, à genoux, vêtu d'une dalmatique, et tenant dans ses mains un des vitraux tout ajusté. La date de ce don n'est pas connue; mais on sait que Michel de Darency testa en 1358. Levieil assure que le vitrail, donné par Suger à la cathé-

drale de Paris, s'était en partie conservé dans une des fenêtres de la tribune du chœur, et qu'on le reconnaissait facilement à sa ressemblance avec certaines verrières des chapelles absidales de Saint-Denis. Le fond était formé de ce beau verre bleu, que le xii^e siècle savait si bien préparer ; les personnages représentaient une espèce de triomphe de la Vierge.

Quelques chapelles au nord et à l'orient, dans l'enceinte du chœur, possédaient des vitraux en grisaille, avec fleurons de couleur du xiii^e ou du xiv^e siècle. Dans celle de saint Jean-Baptiste, placée entre les chapelles de Gondi et de Vintimille, le repas d'Hérode et la décollation de saint Jean étaient peints sur de petits panneaux ; un roi, Philippe le Bel, et Jeanne de Navarre, sa femme, priaient agenouillés ; ils avaient auprès d'eux les écussons de leurs armes. On faisait assez de cas, dit Levieil, des vitres peintes qui remplissaient le haut de la fenêtre de la chapelle d'Harcourt, ou de Saint-Étienne, ainsi que de quelques panneaux inférieurs de la même fenêtre, sur lesquels s'étaient conservés les portraits des donateurs. Ces vitraux appartenaient à la fin du xv^e siècle ; on y admirait un jugement dernier, et tous les ordres de la hiérarchie céleste rangés autour du Christ.

Ce qui reste aujourd'hui dans les chapelles du chevet mérite à peine une mention. Quelques armoiries, bordures fleurdelisées et guirlandes, xvii^e et xviii^e siècles ; aux sixième et septième fenêtres, à partir du croisillon nord, les écussons du maréchal et du cardinal de Noailles, peints par Pierre Levieil ; aux huitième, neuvième et dixième fenêtres, quelques restes de grisailles et de bordures semées d'aiglettes et de feuillages, xiv^e siècle ; à la huitième, deux petits anges tenant la croix, la couronne d'épines, les clous, et deux autres avec des trompettes ; à

la dixième, un pélican qui nourrit ses petits, toutes ces dernières figures du xiv^e siècle; à la seizième, le Christ assis dans le tympan, drapé d'un manteau rouge, montrant ses plaies, autour de sa tête un nimbe bleu croisé d'or, même époque; à la dix-neuvième, des morceaux d'anciennes bordures d'un rouge très-vif, et une petite figure de la Vierge, les pieds sur un croissant, son fils entre les bras, xvi^e ou xvii^e siècle.

Après tout, Notre-Dame a, par un rare bonheur, sauvé du désastre la partie la plus splendide de ses anciennes verrières. Ce sont les grandes et magnifiques roses des trois portails, demeurées intactes jusqu'à ce jour, et dont rien ne surpasse l'éclat. Par une admirable disposition, chacune de ces trois roses complète, avec les ressources de ses combinaisons matérielles et le prestige de ses couleurs, le sens de chacun des trois portails de l'église. A la rose de l'ouest, la patronne du temple, la Vierge, occupe le compartiment central, couronne en tête, sceptre à la main; son bras gauche soutient le Christ, qui bénit. Autour se rangent en cercle douze prophètes, qui annoncent la gloire de la Vierge mère et de son fils. Dans les deux cercles qui s'interposent entre celui des prophètes et la circonférence, les signes du zodiaque et les travaux des mois mesurent le cours de l'année, qui passe comme une ombre de l'éternité de Dieu; puis les vertus, coiffées de couronnes, tenant d'une main les attributs de leur dignité, et de l'autre une longue lance, combattent avec énergie les vices, auxquels chaque chrétien doit faire une guerre sans trêve. Au-dessus de la porte du Cloître, consacrée à la vie et aux miracles de Marie, la Vierge paraît encore avec son fils, mais entourée cette fois du nombreux cortège des patriarches, des juges, des prêtres, des prophètes et des rois, tous ancêtres du Christ, les uns selon la chair, les autres

selon l'esprit. La rose du midi, qui correspond à la porte des Martyrs, présente, en quatre cercles, le chœur des douze apôtres; une armée d'évêques et de saints personnages de divers ordres, qui tous ont en mains soit les palmes du triomphe, soit les instruments de leur glorieux supplice; des anges leur apportent des couronnes d'or. A la hauteur où ces vitraux se trouvent placés, il est difficile de distinguer bien nettement les attributs de chaque figure. Il y aurait d'ailleurs de la témérité à vouloir nommer tous ces personnages. Mieux vaut attendre le jour où les travaux de restauration du transept rendront nécessaire l'établissement de grands échafaudages, qui permettront d'approcher des roses et de lire les noms inscrits sur des banderoles dans la plupart des médaillons. On peut distinguer dès à présent, dans la rose du nord, ceux d'Aaron, de Sadoch, d'Achin, de Joas et de plusieurs rois de Judas. Au-dessous de cette rose, dans les compartiments des angles, dont les plus petits contiennent des anges qui encensent, on trouve, en montant sur la dernière galerie, deux scènes des plus curieuses : d'un côté l'Antéchrist, couronne en tête, décapite Énoch et le prophète Élie; dans l'autre médaillon, c'est Dieu lui-même qui sort d'une nuée pour tuer l'Antéchrist, et celui-ci tombe à la renverse. Des légendes viennent ici au secours de l'interprète, en indiquant avec précision les titres de ces sujets rarement représentés, et dès lors très-difficiles à reconnaître. Dans un des médaillons de la rose méridionale, saint Denis porte sa tête à la main. Quelques faits de ce qu'on appelle *le Combat des Apôtres* se sont aussi introduits dans cette dernière rose, parmi les personnages qui la remplissent, entre autres l'arrivée de saint Matthieu en présence du roi Égyptus et le baptême de ce prince converti par le saint apôtre. Le Christ était

certainement assis sur un trône, au centre de la même rose, au milieu de ses apôtres et de ses martyrs. Mais après les restaurations exécutées dans cette partie de l'église par les soins du cardinal de Noailles, lorsque Guillaume Brice remit en plomb neuf, suivant l'ordre primitif, tous les vitraux de la rose, le peintre verrier, Michu, fut chargé de peindre, en 1726, les armoiries du prélat, qui ont occupé la place centrale et qui s'y sont maintenues jusqu'à présent. La rose occidentale a subi quelques pertes et quelques raccommodages fâcheux ; les vitraux, retirés pendant les travaux de réparation du grand portail, viennent d'être remontés après avoir été soigneusement réparés. Les deux roses du transept sont intactes. A peine sera-t-il nécessaire d'y rapporter quelques rares morceaux pour combler les lacunes causées par le temps. Nous avons seulement parlé des figures si nombreuses et si intéressantes qu'elles contiennent. Mais les fonds vigoureux et les rinceaux qui s'enlacent autour des médaillons, ne sont pas moins dignes d'étude et d'admiration. Les trois roses sont contemporaines des façades qu'elles décorent ; tout concourt à le prouver : unité de style, similitude d'exécution, relation intime dans le choix et la composition des sujets.

Sépultures : tombeaux.

Les nefs, le chœur et les chapelles de Notre-Dame étaient autrefois pavés de pierres tombales ; on y lisait les inscriptions, on y contemplait les effigies gravées des personnages les plus illustres de l'Église et de l'État. Dans quelques lieux privilégiés, des monuments s'élevaient au-dessus du sol, et portaient des statues de marbre, de pierre ou de bronze. C'était un émouvant et solennel

spectacle que celui de tous ces morts déposés là jusqu'au dernier jugement. Comme le chantait Dante, au XII^e livre de son *Purgatoire* : « Les tombes construites au pavé des églises montrent le portrait des ensevelis, tels qu'ils étaient jadis afin que leur mémoire demeure, si bien qu'on se prend maintes fois à pleurer, tout poigné par ce souvenir, qui ne fait sentir son aiguillon que dans les cœurs pieux. » Les architectes du roi Louis XIV furent les premiers à porter la main sur les sépultures du chœur pour substituer aux tombes des évêques et des grands de la terre un carrelage de marbre, dont la riche contexture n'est faite que pour la distraction des yeux. La simple nomenclature des personnages dont les cendres furent troublées et les monuments à jamais détruits, en dira plus que toutes nos paroles. On fit alors avec une certaine apparence de respect et de convenance, ce que firent plus tard les révolutionnaires dans l'accès de la fureur. Chacun des personnages dont les noms suivent, avait dans le chœur son effigie ou son épitaphe. Princes et princesses : Philippe, archidiacre de Paris, fils du roi Louis VI, 1161 ; Geoffroy, duc de Bretagne, fils du roi d'Angleterre, 1186 ; Isabelle de Hainaut, première femme de Philippe-Auguste, 1189 ; Louis de France, dauphin, fils de Charles VI, 1415 ; Louise de Savoie, mère de François I^{er}, 1531 (son cœur) ; le roi Louis XIII, 1643 (ses entrailles).—Évêques de Paris : Eudes de Sully, 1208 ; Étienne II, dit Tempier, 1279 ; le cardinal Aymeric de Magnac, 1384 ; Pierre d'Orgemont, 1409 ; Denis Dumoulin, patriarche d'Antioche, 1447.—Archevêques de Paris : Pierre de Marca, 1662 ; Hardouin de Péréfixe 1671 ; François de Harlay, 1695 ; enfin un

1 Quelques tombes de cuivre avaient été déjà fondues plusieurs années auparavant, et le métal avait servi à la confection du lutrin.

archevêque de Sens, qui était en même temps grand aumônier de France, Renaud de Beaune, mort en 1616. Des procès-verbaux, dressés au moment même de la démolition des tombeaux, révèlent une foule de faits curieux sur l'état des sépultures et sur les objets précieux qu'on y recueillit. De 1771 à 1775, tout le sol de la nef, de ses bas côtés, du transept et des collatéraux du chevet fut réparé en grands carreaux de marbre blanc et bleu. Cette opération, qui occasionna une dépense de plus de trois cent mille livres, entraîna la destruction des innombrables pierres tombales qui composaient l'ancien dallage et qui portaient presque toutes des effigies gravées en creux¹. On débita ces pierres pour en tirer parti; il s'en rencontre des fragments jusque sur les terrasses des chapelles et sur les galeries des tours. Quelques débris en ont été aussi retrouvés dans des tas de décombres. Les seules inscriptions à peu près complètes qu'on ait pu rassembler, sont celles de Jean Deslandes, chanoine de Notre-Dame, conseiller maître en la chambre des comptes de Paris, mort en 1437, et du chapelain, Pierre Bonny, qui fonda en 1562, des prières pour le repos de son âme et pour le salut de son oncle, André Bérard. Pierre Bonny est représenté assisté de saint Pierre, son patron, et priant une Vierge de pitié.

De toutes les statues d'évêques autrefois si nombreuses à Notre-Dame, il ne reste plus que l'effigie en marbre de Simon Matiffas de Bucy, mort en 1304. Arrachée du tombeau qui la supportait, au commencement de la révolution, elle fut reléguée dans une cave de la sacristie, d'où elle n'est sortie que depuis peu de temps. Elle sera bientôt réintégrée dans la chapelle que Matiffas fonda au rond-point de l'abside. Une grande tombe de pierre sculptée en relief, autrefois placée dans une des chapelles du chœur,

sur la sépulture d'Étienne Yver, licencié en droit canon, chanoine de Paris et de Rouen, archidiacre du pays de Caux, conseiller au parlement, mort le 24 février 1467, s'est aussi conservée presque sans mutilation, et se voit aujourd'hui sous la tour du nord, à l'entrée du collatéral de la nef. Le travail n'est pas des meilleurs ; mais la composition offre quelque intérêt. Au bas de la dalle, le chanoine est étendu sur un sépulcre, livré en pâture aux vers. Un peu plus haut, il sort à moitié du tombeau, les mains jointes, assisté de son patron, saint Étienne, et de saint Jean l'Évangéliste. Plus haut encore, dans une gloire flamboyante, entourée d'anges, apparaît le Christ assis, à moitié nu, le front couronné d'épines, les épaules couvertes d'un manteau, les pieds posés sur le globe du monde ; sa main droite bénit ; sa gauche tient un livre ouvert ; son nimbe est croisé ; deux épées lui sortent de la bouche. Des inscriptions latines se lisent sur les deux tombeaux, sur une banderole qui part de la bouche du chanoine ressuscité, sur le livre du Christ, et dans la partie supérieure de la pierre. Ce sont, avec l'épithaphe du défunt, des textes pieux extraits des livres saints.

Tous les autres monuments funéraires de Notre-Dame ont été détruits ou du moins enlevés de l'église, à l'exception du mausolée du comte d'Harcourt, et de l'épithaphe sur marbre blanc du célèbre archevêque Christophe de Beaumont, mort en 1781. Henri-Claude d'Harcourt, lieutenant général des armées du roi, mourut en 1769. Sa veuve lui fit sculpter un monument de marbre par Pigalle. C'est un groupe de très-mauvais goût ; le défunt, à la voix de sa femme, soulève la pierre de son tombeau et s'efforce de se débarrasser de son linceuil ; mais la mort, représentée par un affreux squelette, refuse de rendre sa proie.

Le musée des Petits-Augustins avait recueilli les statues

agenouillées en pierre peinte de Jean Juvénal des Ursins, chevalier, baron de Trainel, conseiller du roi, mort en 1431, et de sa femme, Michelle de Vitry, qui lui survécut vingt-cinq ans; un grand et précieux tableau du même temps, représentant une fois encore ces deux personnages, et tous leurs enfants; les mausolées avec effigies en marbre d'Albert de Gondi, duc de Retz, maréchal de France, et de son frère, Pierre, cardinal de Gondi, évêque de Paris, morts, le premier en 1602, le second en 1616; une longue inscription moderne à la mémoire des derniers descendants de Juvénal des Ursins; un squelette en albâtre, originellement placé au cimetière des Innocents. C'est au musée historique de Versailles qu'il faut aller chercher maintenant les statues des deux Gondi et celles de la famille des Ursins. Le squelette est resté à l'École des beaux-arts établie sur l'emplacement de l'ancienne maison des Petits-Augustins; le marbre de l'inscription que nous venons de citer a été employé comme revêtement dans les bâtiments neufs. Enfin, le tableau qui représente, agenouillés dans une galerie gothique, Juvénal des Ursins, Michelle de Vitry, leurs quatre filles et leurs sept fils, parmi lesquels un évêque de Laon, un chancelier de France et un archevêque de Reims, a été jugé digne des honneurs du Louvre; il a pris rang parmi les plus anciens modèles de la peinture française.

Deux monuments ont été consacrés dans les chapelles absidales aux archevêques Antoine-Éléonor-Léon Leclerc de Juigné, mort en 1811, et Jean-Baptiste, cardinal de Belloy, mort en 1808. Dans le croisillon septentrional, au pied de l'autel de Saint-Marcel, une inscription indique le lieu où repose le cœur de l'archevêque, Alexandre-Angélique, cardinal de Talleyrand-Périgord, qui mourut en 1824. En ce moment même, M. Auguste de Bay sculpte,

dans une des chapelles du chevet, située entre les deux entrées de la sacristie neuve, le mausolée que l'Assemblée nationale vota, en 1848, avec acclamation, pour honorer à jamais le dévouement de Mgr. Denis-Auguste Affre, tombé si glorieusement au milieu des barricades du faubourg Saint-Antoine, martyr de son zèle apostolique.

Une crypte fort petite fut creusée en 1711, vers le milieu du chœur, pour servir de sépulture commune aux archevêques. Les mausolées, érigés aux derniers prélats dans les chapelles, n'étaient que des cénotaphes. Nous avons dit ailleurs comment on découvrit, en préparant le caveau sépulcral, les antiques autels des Nautes parisiens. Les quatre archevêques dont nous avons cité les monuments dans le paragraphe qui précède, reposent ensemble dans cette crypte. Hyacinthe-Louis de Quélen, de vénérable mémoire, mort en 1839, y fut également inhumé : mais rien jusqu'à présent ne rappelle son souvenir dans cette église où il a siégré si longtemps au milieu de circonstances si difficiles. Le caveau des archevêques est d'une très-petite étendue et d'une disposition incommode ; il sera prochainement agrandi. Nous sommes persuadés qu'on retrouvera sous le pavé du chœur une foule de débris précieux, quand on l'aura enlevé pour fouiller le sol.

Au seuil de la plupart des chapelles, on remarque des entrées de caveaux fermés par des dalles. Quelques-uns de ces souterrains contiennent encore des ossements, entre autres ceux des chapelles d'Harcourt et des Ursins. En 1766, une vaste crypte fut disposée pour les chanoines, sous le sol de la nef, depuis le pied des tours jusqu'au transept. Trois trappes de bois, autrefois recouvertes de cuivre, en marquent les ouvertures sous les arcs latéraux¹.

¹ Voir, pour tous les anciens monuments funéraires de Notre-Dame, en textes et dessins : à la Bibliothèque impériale, le

On y précipita, en 1793, une quantité de décombres, parmi lesquels il pourra se trouver des choses intéressantes.

Trésor.

Le trésor de Notre-Dame était autrefois célèbre par sa magnificence. Les évêques, les rois, les personnages les plus illustres de l'État l'avaient enrichi successivement d'une foule d'objets du plus grand prix. On y comptait, en 1763, quatre bustes et deux images en vermeil, or et pierreries; un livre d'épîtres relié en vermeil; six reliquaires de même matière et trois autres en argent; deux grands reliquaires en or; cinq châsses de vermeil; quatre crosses; une armoire pleine de chandeliers de vermeil; six croix de vermeil; une croix d'or attribuée à saint Éloi, et une d'argent; trois vases de vermeil et trois d'argent; sept calices en vermeil, un en or; deux grands calices en argent; trois burettes en vermeil; un grand ciboire en argent; deux paix en vermeil; un soleil de vermeil et un d'argent; deux encensoirs d'argent; une baguette de vermeil; un bâton cantoral en vermeil; un réchaud d'argent à placer sur l'autel pendant l'hiver; un tombeau d'argent pour le jeudi saint; un bras en vermeil, et bien d'autres vases ou reliquaires dont l'énumération nous mènerait trop loin. Le plus grand nombre de ces objets n'était pas antérieur au xvi^e siècle; mais il y en avait aussi de beaucoup plus anciens¹. On peut imaginer ce que devint le trésor à l'époque de la dévastation des

Recueil des épitaphes de la ville de Paris; un Travail descriptif par Charpentier. Aux Archives de l'empire, une collection de planches très-complète et bien exécutée.

¹ *Annales archéologiques*, t. III.

églises. Quand le culte fut rétabli, le gouvernement fit restituer à l'archevêque quelques objets qui avaient été conservés comme des raretés dans les dépôts publics. En 1831, de nouveaux orages vinrent menacer le peu qui avait échappé à la première tourmente. L'archevêque et le chapitre prirent alors le parti de déposer en mains sûres, dans diverses communautés religieuses, ou même chez des particuliers, les reliques et les vases sacrés. Aujourd'hui, tous ces monuments respectables de la foi de nos pères ont repris la place qui leur convient, dans une salle préparée pour les recevoir à l'étage supérieur de la sacristie neuve. Nous signalerons dès aujourd'hui à la vénération et à la curiosité de nos lecteurs la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur, en l'honneur de laquelle saint Louis construisit la Sainte-Chapelle; le saint clou qui appartenait à l'abbaye de Saint-Denis; la croix d'or de l'empereur Manuel Comnène, XII^e siècle, que la princesse Anne de Gonzague légua, en 1683, aux moines de Saint-Germain des Prés; deux calices en vermeil, du XIII^e siècle; la relique de la vraie croix envoyée en 1109, à Galon, évêque de Paris, par Anseau, chantre de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem; la crosse en bois et cuivre de l'évêque Eudes de Sully; le crucifix que tenait saint Vincent de Paul, lorsqu'il assista le roi Louis XIII, au moment de la mort; la discipline de saint Louis; plusieurs fragments d'étoffes qui passent pour avoir fait partie d'un vêtement de ce prince; un sac de soie tissu d'or, une ceinture de lin rehaussée d'ornements de couleur, et d'autres linges qui lui auraient aussi appartenu. Les objets anciens réintégrés dans le trésor et les dons faits à l'église depuis le concordat formaient déjà une collection d'une valeur considérable, lorsqu'ils furent dispersés. Nous souhaitons que leur rentrée à Notre-Dame soit pour l'insigne cathédrale

le commencement d'une ère nouvelle de gloire et de prospérité. Puisse-t-elle voir renaître les anciens jours de foi et de grandeur, en même temps que, par les soins du gouvernement, les artistes de notre époque lui rendent son antique parure, effaçant de toutes parts les outrages du temps et des hommes.

FIN.

LIBRAIRIE D'ARCHITECTURE DE B. BANCE.

Extrait du Catalogue.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DE L'ARCHITECTURE

FRANÇAISE

DU XI^e AU XVI^e SIÈCLE

Par M. Viollet-le-Duc,

Architecte du Gouvernement. Inspecteur général
des édifices diocésains.

L'ouvrage complet contiendra plus de 800 mots environ ou articles, et 4,000 gravures sur bois intercalées dans le texte.

*Toutes les gravures seront exécutées sur les dessins
de M. Viollet-le-Duc.*

Prix de la livraison, composée de 16 pages et de 20 à 25 gravures : 60 cent., et par la poste 70 cent. — Il est publié au moins deux livraisons par mois.

Tome 1^{er}. Prix 21 fr.

ÉDITION DE LUXE tirée à cent exempl. sur papier jésus gr. in-8^o.

Prix de la livraison : 4 fr. 20 cent.

DICTIONNAIRE DU MOBILIER FRANÇAIS

DE L'ÉPOQUE CARLOVINGIENNE A LA RENAISSANCE

Par M. Viollet-le-Duc.

Les matières traitées dans ce nouvel ouvrage seront divisées ainsi : 1^o Meubles, tentures ; 2^o Ustensiles, outils, instruments ; 3^o Orfèvrerie ; 4^o Habits, vêtements, parures ; 5^o Armes, équipements militaires, harnais ; 6^o Bijoux. Chacun de ces chapitres conservera la forme de *Dictionnaire*, afin de rendre les recherches faciles, et sera suivi d'un résumé historique.

Des planches gravées sur acier, des chromo-lithographies et des dessins sur bois, intercalés dans le texte, accompagneront les explications données sur chaque mot.

L'ouvrage complet, divisé en 80 livraisons, formera deux gros volumes in-8° d'environ 530 pages chacun.

Toutes les gravures seront exécutées sur les dessins de M. Viollet-le-Duc ou sous sa direction.

Prix de la livraison, composée de 16 pages, avec gravures sur bois, intercalées dans le texte, et d'une ou deux planches sur acier ou coloriées :

1 FR. 50 CENT. — PAR LA POSTE, 1 FR. 65 CENT.

Edition de luxe tirée à cent exemplaires numérotés de 1 à 100, sur papier jésus grand in-8°.

Prix de la livraison : 2 fr. 50 c., et par la poste, 2 fr. 70 c.

Il est publié deux livraisons par mois.

La première a paru le 1^{er} avril 1855.

ESSAI SUR L'ARCHITECTURE MILITAIRE

AU MOYEN AGE

Par M. Viollet-le-Duc.

1 vol. grand in-8°, de 250 pages environ, illustré de 153 gravures sur bois, imprimé sur papier jésus vélin. Tirage à 500 exemplaires.

Prix, broché 25 fr.

DESCRIPTION ARCHÉOLOGIQUE

DES MONUMENTS DE PARIS

Par M. F. de Guilhermy

Membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, et de la Commission des édifices religieux.

Un vol. in-12 de 400 pages, orné de 15 vignettes sur acier et de 22 gravures sur bois et d'un plan de Paris. Prix 6 fr.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE PARIS

AU XV^e SIÈCLE.

Par Gillebert de Metz.

Publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique par M. LEROUX DE LENCY. 4 vol. in-12 5 fr.

PARIS DEMOLI, par EDOUARD FOURNIER. Préface de M. THÉOPHILE GAUTIER. Deuxième édition. 4 vol. in-12.— Prix 3 fr. 50 c.

ENCYCLOPÉDIE D'ARCHITECTURE

JOURNAL MENSUEL

Contenant 120 planches gravées, dessinées par M. VICTOR CALLIAT, architecte. Un texte de 192 colonnes in-4^o, rédigé par M. ADOLPHE LANCE, architecte.

L'Encyclopédie d'Architecture, publiée sous le patronage des Artistes les plus éminents, est arrivée à la sixième année de sa publication.

L'Encyclopédie d'Architecture est le seul recueil de ce genre qui ait jamais paru à des conditions aussi modérées. Pour un prix extrêmement modique, eu égard à l'importance de cette publication et aux services qu'elle est susceptible de rendre, on peut avoir à chaque instant sous la main une collection nombreuse et variée de planches exécutées avec un soin et une exactitude extrêmes, c'est-à-dire pour les élèves un choix de modèles à étudier ou à suivre, et pour les maîtres un recueil utile à consulter.

L'Encyclopédie d'Architecture paraît le 1^{er} de chaque mois, par livraison de dix planches gravées par les premiers artistes, avec texte de 16 colonnes in-4^o.

Les abonnements partent du 1^{er} janvier et du 1^{er} juillet.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an : 120 planches et texte	25 fr.
Six mois : 60 planches et texte	13 fr.
La troisième année, avec supplément, 140 planches et texte	30 fr.
Une année complète pour les non-souscripteurs, 5 fr. en sus du prix marqué.	
Prix du portefeuille pour chaque année, 75 c.	

PARALLÈLE DES MAISONS DE PARIS construites depuis 1830 jusqu'à nos jours, dessiné et mesuré par M. VICTOR CALLIAT, architecte, auteur de l'ouvrage sur l'*Hôtel de Ville de Paris*. 126 planches avec texte, 1 vol. in-folio, cartonné. Prix : 100 fr.

CHOIX DES PLUS JOLIES MAISONS DE PARIS et de ses environs, Édifices et Monuments publics, par KRAFFT et THIOLLET. 1 vol. gr. in-fol., 248 pl. avec texte.— Prix : 50 fr.

PETITES MAISONS DE VILLE ET DE CAMPAGNE choisies dans les quartiers neufs de la capitale, et aux environs de Paris, par DUVAL, KAUFMANN, RENAUD et autres architectes. 4 vol. in-fol., 60 pl. et texte.— Prix : 20 fr.

- MAISONS DE CAMPAGNE**, Habitations rurales, Châteaux, Fermes, plans et décorations de Jardins de France, d'Angleterre et d'Allemagne, par **KRAFFT**, architecte. 4 vol. gr. in-fol., 292 pl. avec texte. — Prix : 80 fr.
- FERMES-MODÈLES**, Recueil de constructions rurales, par **Roux aîné**, architecte ingénieur. 4 vol. in-fol., 60 pl. avec texte. — Prix : 20 fr.
- HOTEL DE VILLE DE PARIS**, par **VICTOR CALLIAT**, architecte. Ouvrage précédé d'un texte historique et descriptif, par **LEROUX DE LINCY**. 33 pl. avec texte, formant 4 vol. gr. in-fol. — Prix : 410 fr.
- ÉGLISE SAINT-EUSTACHE A PARIS**, par **VICTOR CALLIAT**, architecte. Cette église, bâtie à la même époque que l'Hôtel de Ville de Paris, est le premier exemple dans notre capitale d'un édifice où l'on ait marié l'architecture gothique à celle de la Renaissance. 42 pl. gr. in-fol. avec texte. — Prix : 25 fr.
- MONUMENTS HISTORIQUES** (De la conservation des), par **M. A. R.** In-8° de 2 feuilles et demie (39 pages). — Prix : 4 fr.
- DES VOIES PUBLIQUES** et des Habitations particulières à Paris, par **CH. GOURLIER**, architecte. — Prix : 2 fr.
- NOTICE** sur la vie et les travaux de **M. ACHILLE LECLERE**, par **ADOLPHE LANCE**, architecte. — Prix : 4 fr.
- ABEL BLOUET**. Sa vie et ses travaux, par **ADOLPHE LANCE**, architecte. — Prix : 4 fr. 25 c.
- NOTICE** sur la vie et les travaux de **M. LE TAROUILLY**, architecte, par **ADOLPHE LANCE**. — Prix : 4 fr.
- ANTIQUITÉS D'ATHÈNES** et de l'Attique, par **STUART REVELT** et **HITTORFF**, architectes. Édition de 1855. 251 planches in-folio imprimées sur beau papier, et 388 pages de texte. 5 tomes en 3 vol. in-folio, cartonnés. — Prix : 450 fr.
- ASSAINISSEMENT DES HABITATIONS**, *Rapport fait au Conseil de la Société centrale des architectes* au nom d'une commission chargée d'étudier les moyens propres à assurer l'assainissement des habitations, par **M. ADOLPHE LANCE**. Deuxième édition. In-8° de 70 pages. — Prix : 4 fr. 25 c.
- LES PROPORTIONS DU CORPS HUMAIN**, par **GÉRARD AUDRAN**. Édition originale. 30 planches et texte in-folio. — Prix : 9 fr.
- NOUVEAU CATALOGUE** très-détaillé de tous les ouvrages d'architecture, peinture, sculpture et mécanique, adressé à toutes les personnes qui en font la demande *franco*.

